

bonté populaire dont nous admirions hier la condescendance, sans doute à dessein de se faire aimer. Or est-il que quiconque se veut faire aimer, il est certain qu'il veut plaire; et si un Dieu nous veut plaire, qui ne voit qu'il n'est pas possible que la vie soit ennuyeuse dans son service?

C'est, messieurs, par ce beau principe, que le grand saint Augustin a fort bien compris<sup>1</sup> que la grâce du Nouveau Testament, qui nous est donnée par Jésus-Christ, est une chaste délectation, un agrément immortel, un plaisir spirituel et céleste qui gagne les cœurs: car puisque Jésus-Christ a dessein de plaire, il ne doit pas venir sans son attrait. Nous ne sommes plus ce peuple esclave et plus dur que la pierre sur laquelle sa loi est écrite, que Dieu fait marcher dans un chemin rude à grands coups de foudre, si je puis parler de la sorte, et par des terreurs continuelles: nous sommes ses enfants bien-aimés, auxquels il a envoyé son Fils unique, pour nous gagner par amour. Croyez-vous que celui qui a fait vos cœurs manque de charmes pour les attirer; d'ap pas pour leur plaire, et de douceur pour les entretenir dans une sainte persévérance? Ah! cessez; ne soupirez plus désormais après les plaisirs de ce corps mortel; cessez d'admirer cette eau trouble que vous voyez sortir d'une source si corrompue.

Levez les yeux, chrétiens, voyez cette fontaine si claire et si vive qui arrose, qui rafraîchit, qui enivre la Jérusalem céleste: voyez la liesse, et le transport, les chants, les acclamations, les ravissements de cette cité triomphante. C'est de là que Jésus-Christ nous a apporté un commencement de sa gloire dans le bienfait de sa grâce; un essai de la vision dans la foi; une partie de la félicité dans l'espérance; enfin un plaisir intime qui ne trouble pas la volonté, mais qui la calme; qui ne surprend pas la raison, mais qui l'éclaire; qui ne chatouille pas le cœur dans sa surface, mais qui l'attire tout entier à Dieu par son centre: *Trahe nos post te*<sup>2</sup>. Si vous voulez voir par expérience combien cet attrait est doux, considérez Madeleine. Quand vous voyez un enfant attaché de toute sa force à la mamelle, qui suce avec ardeur et empressement cette douce portion de sang que la nature lui sépare si adroitement de toute la masse, et lui assaisonne elle-même de ses propres mains, vous ne demandez pas s'il y prend plaisir, ni si cette nourriture lui est agréable. Jetez les yeux sur Madeleine, voyez comme elle court toute transportée à la maison du pharisien, pour trouver

<sup>1</sup> *De Spirit. et Litt. cap. xxviii, n° 49, t. x, col. 112. De Grat. Chr. cap. xxxv, n° 38, t. x, col. 246, et alibi.*

<sup>2</sup> *Cant. 1, 3.*

celui qui l'attire; elle n'a point de repos jusqu'à ce qu'elle se soit jetée à ses pieds: mais regardez comme elle les baise, avec quelle ardeur elle les embrasse; et après cela ne doutez jamais que la joie de suivre Jésus ne passe toutes les joies du monde; non-seulement celles qu'il donne, mais même celles qu'il promet, toujours plus grandes que celles qu'il donne.

Que si vous êtes effrayés par ses larmes, par ses sanglots, par l'amertume de sa pénitence, sachez, mes frères, que cette amertume est plus douce que tous les plaisirs. Nous lisons dans l'Histoire sainte (c'est au premier livre d'Esdras) que lorsque ce grand prophète eut rebâti le temple de Jérusalem, que l'armée assyrienne avait renversé, le peuple mêlant tout ensemble et le triste souvenir de sa ruine et la joie de la voir si bien réparée, tantôt élevait sa voix en des cris lugubres, et tantôt poussait jusqu'au ciel des chants de réjouissance; en telle sorte, dit l'auteur sacré, « qu'on ne pouvait distinguer les gémissements d'avec les acclamations: » *Nec poterat quisquam agnoscere vocem clamoris lætantium, et vocem fletus populi*<sup>1</sup>. C'est une image imparfaite de ce qui se fait dans la pénitence. Cette âme contrite et repentante voit le temple de Dieu renversé en elle, et l'autel et le sanctuaire si saintement consacré sous le titre du Dieu vivant. Hélas! ce ne sont point les Assyriens; c'est elle-même qui a détruit cette sainte et magnifique structure, pour bâtir en sa place un temple d'idoles; et elle pleure, et elle gémit, et elle ne veut point recevoir de consolation: mais au milieu de ses pleurs, elle voit que cette maison sacrée se relève; bien plus, que ce sont ses larmes et sa douleur même qui redressent ses murailles abattues, érigent de nouveau cet autel si indignement détruit, commencent à faire fumer dessus un encens agréable à Dieu, et un holocauste qui l'apaise. Elle se réjouit parmi ses larmes; elle voit qu'elle trouvera dans l'asile d'une bonne conscience une retraite assurée, que nulle violence ne peut forcer: si bien qu'elle peut sans crainte y retirer ses pensées, y déposer ses trésors, y reposer ses inquiétudes; et quand tout l'univers serait ébranlé, y vivre tranquille et paisible sous les ailes du Dieu qui l'habite et y préside. Qu'en jugez-vous, chrétiens? une telle vie est-elle à charge? cette âme à laquelle sa propre douleur procure une telle grâce, peut-elle regretter ses larmes? ne se croira-t-elle pas beaucoup plus heureuse de pleurer ses péchés aux pieds de Jésus, que de rire avec le monde, et se perdre parmi ses joies dissolues? Et combien donc est agréable la vie chrétienne, « où les regrets mêmes ont leurs plaisirs, où les

<sup>1</sup> *Esdr. iii, 13.*

« larmes portent avec elles leur consolation? » *Ubi et fletus sine gaudio non est*<sup>2</sup> dit saint Augustin<sup>1</sup>.

Mais je prévois, chrétiens, une dernière difficulté contre les saintes vérités que j'ai établies. Les pécheurs étant convaincus, par la force et par la douceur de la grâce de Jésus-Christ, qu'il n'est pas impossible de changer de vie, nous font une autre demande; si cela se peut à la cour, et si l'âme y est en état de pouvoir goûter ces douceurs célestes. Que cette question est embarrassante! Si nous en croyons l'Évangile, il n'y a rien de plus opposé que Jésus-Christ et le monde; et de ce monde, messieurs, la partie la plus éclatante et par conséquent la plus dangereuse, chacun sait assez que c'est la cour: comme elle est et le principe et le centre de toutes les affaires du monde, l'ennemi du genre humain y jette tous ses appâts, y étale toute sa pompe. Là se trouvent les passions les plus fines, les intérêts les plus délicats, les espérances les plus engageantes: quiconque a bu de cette eau, il s'entête; il est tout changé par une espèce d'enchantement; c'est un breuvage charmé qui enivre les plus sobres, et la plupart de ceux qui en ont goûté ne peuvent plus goûter autre chose; en sorte que Jésus-Christ ni ses vérités ne trouvent presque plus de place en leurs cœurs.

Et toutefois, chrétiens, pour ne pas jeter dans le désespoir des âmes que le Fils de Dieu a rachetées, disons qu'étant le Sauveur de tous, il n'y a point de condition ni d'état honnête qui soit exclu du salut qu'il nous a donné par son sang; puisqu'il a choisi quelques rois pour être enfants de son Église, et qu'il a sanctifié quelques cours par la profession de son Évangile, il a regardé en pitié et les princes et leurs courtisans; et ainsi il a préparé des préservatifs pour toutes leurs tentations, des remèdes pour tous leurs dangers, des grâces pour tous leurs emplois. Mais voici la loi qu'il leur impose: ils pourront faire leur salut, pourvu qu'ils connaissent bien leurs périls; ils pourront arriver en sûreté, pourvu qu'ils marchent toujours en crainte, et qu'ils égalent leur vigilance à leurs besoins, leurs précautions à leurs dangers, leur ferveur aux obstacles qui les environnent: *Tuta si cauta, secura si attentata*<sup>2</sup>. Qu'on se fasse violence; cette douceur vient de la contrainte: renversez Ninive, renversez la cour.

O cour vraiment auguste et vraiment royale, que je puisse voir tomber par terre l'ambition qui t'emporte, les jalousies qui te partagent, les médisances qui te déchirent, les querelles qui t'en-

<sup>1</sup> *Enar. in Ps. cxlv, t. iv, col. 1624.*

<sup>2</sup> *Tert. de Idol. n° 24.*

sanglantent, les délices qui te corrompent, l'impunité qui te déshonore!

## DEUXIÈME SERMON

POUR LE JEUDI

### DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

#### SUR LA FERVEUR DE LA PÉNITENCE.

État du pécheur lorsque Dieu l'invite à se convertir. Bonté immense du Sauveur: empressements infinis de sa charité pour les âmes. Trois degrés de miséricorde, qui répondent à trois degrés de misère où l'âme pécheresse est précipitée. Faiblesse d'une âme épuisée par l'attache à la créature. Motifs pressants pour nous donner à Dieu par la pénitence. Injure que nous lui faisons par nos révoltes: vengeance que son amour outragé exerce contre les ingrats.

Et ecce mulier, quæ erat in civitate peccatrix, ut cognovit quod accubisset in domo pharisæi, attulit alabastrum unguenti.

Et voici qu'une femme connue par ses désordres dans la ville, aussitôt qu'elle eut appris que Jésus était en la maison du pharisien, elle lui apporta ses parfums, et se jeta à ses pieds. Luc, vii, 37.

Jésus-Christ veut être pressé; ceux qui vont à lui lentement n'y peuvent jamais atteindre: il aime les âmes généreuses qui lui arrachent sa grâce par une espèce de violence, comme cette fidèle Chananée; ou qui la gagnent promptement par la force d'un amour extrême comme Madeleine pénitente. Voyez-vous, messieurs, cette femme qui va chercher Jésus-Christ jusqu'à la table du pharisien? c'est qu'elle trouve que c'est trop tarder, que de différer un moment de courir à lui: il est dans une maison étrangère; mais partout où se rencontre le Sauveur des âmes, elle sait qu'il y est toujours pour les pécheurs. C'est un titre infailible pour l'aborder, que de sentir qu'on a besoin de son secours; et il n'y a point de rebut à craindre, pourvu qu'on ne tarde pas à lui exposer ses misères.

Allons donc, mes frères, d'un pas diligent, et courons avec Madeleine au divin Sauveur qui nous attend depuis tant d'années. Que dis-je, qui nous attend? qui nous prévient, qui nous cherche, et qui nous aurait bientôt trouvés, si nous ne faisons effort pour le perdre. Portons-lui nos parfums avec cette sainte pénitente, c'est-à-dire, de saints désirs; et allons répandre à ses pieds des larmes pieuses. Ne différons pas un moment de suivre l'attrait de sa grâce; et pour obtenir cette promptitude qui fera le sujet de ce discours, demandons la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Une lumière soudaine et pénétrante brille aux yeux de Madeleine; une flamme toute pure et toute

céleste commence à s'allumer dans son cœur ; une voix s'élève au fond de son âme, qui l'appelle par plusieurs cris redoublés aux larmes, aux regrets, à la pénitence. Elle est troublée et inquiète ; sa vie passée lui déplaît, mais elle a peine à changer si tôt : sa jeunesse vigoureuse lui demande encore quelques années ; ses anciens attachements lui reviennent, et semblent se plaindre en secret d'une rupture si prompt ; son entreprise l'étonne elle-même ; enfin toute la nature conclut à remettre et à prendre un peu de temps pour se résoudre.

Tel est, messieurs, l'état du pécheur lorsque Dieu l'invite à se convertir : il trouve toujours de nouveaux prétextes, afin de retarder l'œuvre de la grâce. Que ferons-nous et que dirons-nous ? lui donnerons-nous le temps de délibérer sur une chose toute décidée, et que l'on perd si peu qu'on hésite ? Ah ! ce serait outrager l'esprit de Jésus, qui ne veut pas qu'on doute un moment de ce qu'on lui doit. Mais s'il faut pousser ce pécheur encore incertain et irrésolu, et toutefois déjà ébranlé, par quelle raison le pourrions-nous vaincre ? Il voit toutes les raisons, il en voit la force ; son esprit est rendu, son cœur tient encore, et ne demeure invincible que par sa propre faiblesse. Chrétiens, parlons à ce cœur ; mais certes la voix d'un homme ne perce pas si avant : faisons parler Jésus-Christ, et tâchons seulement d'ouvrir tous les cœurs à cette voix pénétrante. « Maison de Jacob, dit le saint prophète <sup>1</sup>, écoutez la voix du Seigneur ; âmes rachetées du sang d'un Dieu, écoutez ce Dieu qui vous parle : ce n'est pas la voix de son tonnerre, ni le cri de sa justice irritée que je veux faire retentir à vos oreilles. Comme j'ai dessein de parler au cœur, je veux faire parler le divin amour : vous le verrez attendre, vous le verrez indigné ; vous entendrez ses caresses, vous entendrez ses reproches ; celles-là pour amollir votre dureté ; celles-ci pour confondre votre ingratitude. En un mot, pour surmonter ces remises d'un cœur qui diffère toujours de se rendre à Dieu, j'ai dessein de vous faire entendre les douceurs de son amour attirant, et les menaces pressantes de son amour méprisé.

PREMIER POINT.

Qui me donnera des paroles pour vous exprimer aujourd'hui la bonté immense de notre Sauveur, et les empresses infinis de sa charité pour les âmes ? C'est lui-même qui nous les explique dans la parabole du bon pasteur, où nous découvrons trois effets de l'amour d'un Dieu pour les âmes dévoyées : il les cherche, il les trouve, il les rapporte. « Le bon pasteur, dit le Fils de

<sup>1</sup> Jerem. II, 4.

« Dieu, court après sa brebis perdue : » *Vadit ad illam que perierat*<sup>1</sup>. Vous voyez bien, messieurs, comme il la cherche ; c'est le premier effet de la grâce, chercher les pécheurs qui s'égarèrent. Mais il court « jusqu'à ce qu'il la trouve : » *donec inveniat eam*<sup>2</sup> ; c'est le second effet de l'amour, trouver les pécheurs qui fuient : et après qu'il l'a retrouvée, il la charge sur ses épaules ; c'est le dernier trait de miséricorde, porter les pécheurs affaiblis qui tombent.

Ces trois degrés de miséricorde répondent admirablement à trois degrés de misère où l'âme pécheresse est précipitée ; elle s'écarte, elle fuit, elle perd ses forces. Voyez une âme engagée dans les voies du monde ; elle s'éloigne du bon pasteur, et en s'éloignant elle l'oublie, elle ne connaît plus son visage, elle perd tout le goût de ses vérités. Il s'approche, il l'appelle, il touche son cœur. Retourne à moi, dit-il, pauvre abandonnée ; quitte tes ordures, quitte tes plaisirs, quitte tes attaches ; c'est moi qui suis le Seigneur ton Dieu, jaloux de ton innocence, et passionné pour ton âme. Elle ne reconnaît plus la voix du pasteur qui la veut désabuser de ce qui la trompe, et elle le fuit comme un ennemi qui lui veut ôter ce qui lui plaît. Dans cette fuite précipitée, elle s'engage, elle s'embarrasse, elle s'épuise, et tombe dans une extrême impuissance. Que deviendrait-elle, messieurs, et quelle serait la fin de cette aventure, sinon la perdition éternelle ; si le pasteur charitable ne cherchait sa brebis égarée, ne trouvait sa brebis fuyante, ne rapportait sur ses épaules sa brebis lasse et fatiguée, qui n'est plus capable de se soutenir ? parce que, comme dit Tertullien, errant deçà et delà, elle s'est beaucoup travaillée dans ses malheureux égarements : *Multum enim errando laboraverat*<sup>3</sup>.

Voilà, chrétiens, en général, trois funestes dispositions que Jésus-Christ a dessein de vaincre par trois effets de sa grâce. Mais imitons ce divin pasteur, cherchons avec lui les âmes perdues ; et ce que nous avons dit en général des égarements du péché et des attrait pressants de la grâce, disons-le tellement que chacun puisse trouver dans sa conscience les vérités que je prêche. Viens donc, âme pécheresse, et que je te fasse voir d'un côté ces éloignements quand on te laisse, ces fuites quand on te poursuit, ces langueurs quand on te ramène ; et de l'autre côté, ces impatiences d'un Dieu qui te cherche, ces touches pressantes d'un Dieu qui te trouve, ces secours, ces miséricordes, ces condescendances, ces soutiens tout-puissants d'un Dieu qui te porte.

<sup>1</sup> Luc. xv, 4.

<sup>2</sup> Ibid.

<sup>3</sup> De Penit. n° 8.

Premièrement, chrétiens, je dis que le pécheur s'éloigne de Dieu, et il n'y a page de son Écriture en laquelle il ne lui reproche cet éloignement. Mais, sans le lire dans l'Écriture, nous pouvons le lire dans nos consciences : c'est là que les pécheurs doivent reconnaître les deux funestes démarches par lesquelles ils se sont séparés de Dieu. Ils l'ont éloigné de leurs cœurs, ils l'ont éloigné de leurs pensées : ils l'ont éloigné du cœur, en retirant de lui leur affection. Veux-tu savoir, chrétien, combien de pas tu as faits pour te séparer de Dieu ? compte tes mauvais desirs, tes affections dépravées, tes attaches, tes engagements, tes complaisances pour la créature. Oh ! que de pas il a faits, et qu'il s'est avancé malheureusement dans ce funeste voyage, dans cette terre étrangère ! Dieu n'a plus de place en son cœur ; et pour l'amour de son cœur, la mémoire, trop fidèle amie et trop complaisante pour ce cœur ingrat, l'a aussi banni de son souvenir : il ne songe ni au mal présent qu'il se fait lui-même par son crime, ni aux terribles approches du jugement qui le menace. Parlez-lui de son péché : Eh bien ! « j'ai péché, dit-il hardiment ; et que m'est-il arrivé de triste ? » Que si vous pensez lui parler du jugement à venir, cette menace est trop éloignée pour presser sa conscience à se rendre : *In longum differuntur dies... et in tempora longa iste prophetat*<sup>1</sup> : parce qu'il a oublié Dieu, il croit que Dieu l'oublie, et ne songe plus à punir ses crimes : *Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus*<sup>2</sup> ; de sorte qu'il n'y a plus rien désormais qui rappelle Dieu en sa pensée, parce que le péché qui est le mal présent n'est pas sensible, et que le supplice qui est le mal sensible n'est pas présent.

Non content de se tenir éloigné de Dieu, il fuit les approches de sa grâce. Et quelles sont ses fuites, sinon ses délais, ses remises de jour en jour, ce demain qui ne vient jamais, cette occasion qui manque toujours, cette affaire qui ne finit point, et dont l'on attend toujours la conclusion, pour se donner tout à fait à Dieu ? n'est-ce pas fuir ouvertement l'inspiration ? Mais après avoir fui longtemps, on fait enfin quelques pas, quelque demi-restitution, quelque effort pour se dégager, quelque résolution imparfaite : nouvelle espèce de fuite ; car dans la voie du salut, si l'on ne court, on retombe ; si on languit, on meurt bientôt ; si l'on ne fait tout, on ne fait rien ; enfin marcher lentement, c'est retourner en arrière.

Mais après avoir parlé des égarements, il est

<sup>1</sup> Eccl. v, 4.

<sup>2</sup> Ezech. xii, 22, 27.

<sup>3</sup> Ps. ix, 31.

temps maintenant, mes frères, de vous faire voir un Dieu qui vous cherche. Pour cela, faites parler votre conscience ; qu'elle vous raconte elle-même combien de fois Dieu l'a troublée, afin qu'elle vous troublât dans vos joies pernicieuses ; combien de fois il a rappelé la terreur de ses jugements et les saintes vérités de son Évangile, dont la pureté incorruptible fait honte à votre vie deshonnête. Vous ne voulez pas les voir, ces vérités saintes ; vous ne les voulez pas devant vous, mais derrière vous ; et cependant, dit saint Augustin, quand elles sont devant vous, elles vous guident ; quand elles sont derrière vous, elles vous chargent. Ah ! Jésus a pitié de vous ; il veut ôter de dessus votre dos ce fardeau qui vous accable, et mettre devant vos yeux cette vérité qui vous éclaire. La voilà, la voilà dans toute sa force, dans toute sa pureté, dans toute sa sévérité, cette vérité évangélique qui condamne toute perfidie, toute injustice, toute violence, tout attachement impudique. Envisagez cette beauté, et ayez confusion de vous-même ; regardez-vous dans cette glace, et voyez si votre laideur est supportable.

Autant de fois, chrétiens, que cette vérité vous paraît, c'est Jésus-Christ qui vous cherche. Combien de fois vous a-t-il cherchés dans les saintes prédications ? il n'y a sentier qu'il n'ait parcouru, il n'y a vérité qu'il n'ait rappelée : il vous a suivis dans toutes les voies dans lesquelles votre âme s'égaré ; tantôt on a parlé des impiétés, tantôt des superstitions, tantôt de la médisance, tantôt de la flatterie, tantôt des attaches et tantôt des aversions criminelles. Un mauvais riche vous a paru, pour vous faire voir le tableau de l'impénitence ; un Lazare mendiant vous a paru, pour exciter votre cœur à la compassion, et votre main aux aumônes, dans ces nécessités désespérantes. Enfin on a couru par tous les détours par lesquels vous pouviez vous perdre ; on a battut outes les voies par lesquelles on peut entrer dans une âme : et l'espérance et la crainte, et la douceur et la force, et l'enfer et le paradis, et la mort certaine et la vie douteuse, tout a été employé.

Et après cela vous n'entendriez pas de quelle ardeur on court après vous ! Que si, en tournant de tous côtés par le saint empressement d'une charitable recherche, quelquefois il est arrivé qu'on ait mis la main sur votre plaie, qu'on soit entré dans le cœur par l'endroit où il est sensible ; si l'on a tiré de ce cœur quelques larmes, quelque regret, quelque crainte, quelque forte réflexion, quelque soupir après Dieu, après la vertu, après l'innocence ; c'est alors que vous pouvez dire que malgré vos égarements Jésus a trouvé votre

âme; il est descendu aux enfers encore une fois : car quel enfer plus horrible qu'une âme rebelle à Dieu, soumise à son ennemi, captive de ses passions? Ah! si Jésus y est descendu, si dans cette horreur et ces ténèbres il a fait luire ses saintes lumières, s'il a touché votre cœur par quelque retour sur ses vérités que vous aviez oubliées; rappelez ce sentiment précieux, cette sainte réflexion, cette douleur salutaire; abandonnez-y votre cœur, et dites avec le Psalmiste : *Tribulationem et dolorem inveni*<sup>1</sup> : « J'ai trouvé l'affliction et la « douleur : » enfin je l'ai trouvée, cette affliction fructueuse, cette douleur salutaire de la pénitence : mille douleurs, mille afflictions m'ont persécuté malgré moi, et les misères nous trouvent toujours fort facilement. Mais enfin j'ai trouvé une douleur qui méritait bien que je la cherchasse, cette affliction d'un cœur contrit et d'une âme attristée de ses péchés : je l'ai trouvée, cette douleur, « et j'ai invoqué le nom de « Dieu : » *et nomen Domini invocavi*<sup>2</sup>. Je me suis affligé de mes crimes, et je me suis converti à celui qui les efface; on m'a sauvé, parce qu'on m'a blessé; on m'a donné la paix, parce qu'on m'a offensé; on m'a dit des vérités qui ont déplu premièrement à ma faiblesse, et ensuite qui l'ont guérie. S'il est ainsi, chrétiens, si la grâce de Jésus-Christ a fait en vous quelque effet semblable, courez vous-mêmes après le Sauveur; et quoique cette course soit laborieuse, ne craignez pas de manquer de force.

Il faudrait ici vous représenter la faiblesse d'une âme épuisée par l'attache à la créature; mais comme je veux être court, j'en dirai seulement ce mot, que j'ai appris de saint Augustin, qui l'a appris de l'apôtre. L'empire qui se divise, s'affaiblit; les forces qui se partagent, se dissipent : or il n'y a rien sur la terre de plus misérablement partagé que le cœur de l'homme; toujours, dit saint Augustin<sup>3</sup>, une partie qui marche, et une partie qui se traîne; toujours une ardeur qui presse, avec un poids qui accable; toujours aimer et haïr, vouloir et ne vouloir pas, craindre et désirer la même chose. Pour se donner tout à fait à Dieu, il faut continuellement arracher son cœur de tout ce qu'il voudrait aimer : la volonté commande, et elle-même qui commande ne s'obéit pas; éternel obstacle à ses désirs propres, elle est toujours aux mains avec ses propres désirs : ainsi, dit saint Augustin, elle se dissipe elle-même; et cette dissipation quoiqu'elle se fasse malgré nous, c'est nous néanmoins qui la faisons.

<sup>1</sup> Ps. cxiv, 4.

<sup>2</sup> Ibid.

<sup>3</sup> Conf. lib. vii, cap. ix, x, t. 1, col. 153, 154.

Dans une telle langueur de nos volontés dissipées, je le confesse, messieurs, notre impuissance est extrême : mais voyez le bon pasteur qui vous présente ses épaules. N'avez-vous pas ressenti souvent certaines volontés fortes, desquelles, si vous suiviez l'instinct généreux, rien ne vous serait impossible? C'est Jésus-Christ qui vous soutient, c'est Jésus-Christ qui vous porte.

Que reste-t-il donc, mes frères, sinon que je vous exhorte à ne recevoir pas en vain une telle grâce : *Ne in vacuum gratiam Dei recipiatis*<sup>1</sup>? Pour vous presser de la recevoir, je voudrais bien, chrétiens, n'employer ni l'appréhension de la mort, ni la crainte de l'enfer et du jugement, mais le seul attrait de l'amour divin. Et certes, en commençant de respirer l'air, nous devons commencer aussi de respirer, pour ainsi dire, le divin amour : ou, parce que notre raison empêchée ne pouvait pas vous connaître encore, ô Dieu vivant, nous devons du moins vous aimer sitôt que nous avons pu aimer quelque chose. O beauté par-dessus toutes les beautés, ô bien par-dessus tous les biens, pourquoi avons-nous été si longtemps sans vous dévouer nos affections? quand nous n'y aurions perdu qu'un moment, toujours aurions-nous commencé trop tard : et voilà que nos ans se sont échappés, et encore languissons-nous dans l'amour des choses mortelles.

O homme fait à l'image de Dieu, tu cours après les plaisirs mortels, tu soupire après les beautés mortelles; les biens périssables ont gagné ton cœur : si tu ne connais rien qui soit au-dessus, rien de meilleur ni de plus aimable, repose-toi, à la bonne heure, en leur jouissance : mais si tu as une âme éclairée d'un rayon de l'intelligence divine; si, en suivant ce petit rayon, tu peux remonter jusques au principe, jusques à la source du bien, jusques à Dieu même; si tu peux connaître qu'il est, et qu'il est infiniment beau, infiniment bon, et qu'il est toute beauté et toute bonté; comment peux-tu vivre et ne l'aimer pas? Homme, puisque tu as un cœur, il faut que tu aimes; et selon que tu aimeras, bien ou mal, tu seras heureux ou malheureux : dis-moi, qu'aimeras-tu donc? L'amour est fait pour l'aimable, et le plus grand amour pour le plus aimable, et le souverain amour pour le souverain aimable : quel enfant ne le verrait pas? quel insensé le pourrait nier?

C'est donc une folie manifeste, et de toutes les folies la plus folle, que de refuser son amour à Dieu qui nous cherche. Qu'attendons-nous, chrétiens? déjà nous devrions mourir de regret de l'avoir oublié durant tant d'années; mais quel sera notre aveuglement et notre fureur, si nous

<sup>1</sup> II. Cor. vi, 1.

ne voulons pas commencer encore! car voulons-nous ne l'aimer jamais, ou voulons-nous l'aimer quelque jour? Jamais; qui le pourrait dire? jamais; le peut-on seulement penser? en quoi donc différerions-nous d'avec les démons? Mais si nous le voulons aimer quelque jour, quand est-ce que viendra ce jour? pourquoi ne sera-ce pas celui-ci? quelle grâce, quel privilège a ce jour que nous attendons, que nous le voulions consacrer entre tous les autres, en le donnant à l'amour de Dieu? tous les jours ne sont-ils pas à Dieu? oui, tous les jours sont à Dieu; mais jamais il n'y en a qu'un qui soit à nous, et c'est celui qui se passe. Eh quoi! voulons-nous toujours donner au monde ce que nous avons, et à Dieu ce que nous n'avons pas?

Mais je ne puis, direz-vous; je suis engagé. Malheureux, si vos liens sont si forts que l'amour de Dieu ne les puisse rompre; malheureux, s'ils sont si faibles que vous ne vouliez pas les rompre pour l'amour de Dieu. Ah! laissez démêler cette affaire : mais plutôt voyez, dans l'empressement que cette affaire vous donne, celui qui mérite l'affaire de Dieu; Jésus ne permet pas d'ensevelir son propre père. Mais laissez apaiser cette passion; après, j'irai à Dieu d'un esprit plus calme. Voyez cet insensé sur le bord d'un fleuve, qui, voulant passer à l'autre rive, attend que le fleuve se soit écoulé; et il ne s'aperçoit pas qu'il coule sans cesse. Il faut passer par-dessus le fleuve, il faut marcher contre le torrent, résister au cours de nos passions, et non attendre de voir écoulé ce qui ne s'écoule jamais tout à fait.

Mais peut-être que je me trompe, et les passions en effet s'écoulent bientôt. Elles s'écoulent souvent, il est véritable; mais une autre succède en sa place. Chaque âge a sa passion dominante; le plaisir cède à l'ambition, et l'ambition cède à l'avarice : une jeunesse emportée ne songe qu'à la volupté; l'esprit étant mûri tout à fait, on veut pousser sa fortune, et on s'abandonne à l'ambition; enfin, dans le déclin et sur le retour, la force commence à manquer; pour avancer ses desseins, on s'applique à conserver ce qu'on a acquis, à le faire profiter, à bâtir dessus, et on tombe insensiblement dans le piège de l'avarice : c'est l'histoire de la vie humaine. L'amour du monde ne fait que changer de nom; un vice cède la place à un autre vice, et au lieu de la remettre à Jésus le légitime Seigneur, il laisse un successeur de sa race, enfant comme lui de la même convoitise. Interrompons aujourd'hui le cours de cette succession malheureuse : renversons la passion qui domine en nous; et de peur qu'une autre n'en prenne la place, faisons promptement régner celui auquel le règne appartient. Il vous y presse

par ses saints attrait; et plutôt à Dieu que vous vous donnassiez tellement à lui, que vous m'épargnassiez le soin importun de vous faire ouïr ses menaces? Mais comme il faut peut-être ce dernier effort pour vaincre notre dureté, écoutons les justes reproches d'un cœur outragé par nos indignes refus : c'est ma seconde partie.

#### SECOND POINT.

Encore qu'un Dieu irrité ne paraisse point aux hommes qu'avec un appareil étonnant, toutefois il n'est jamais plus terrible qu'en l'état où je dois le représenter; non point, comme on pourrait croire, porté sur un nuage enflammé d'où sortent des éclairs et des foudres; mais armé de ses bienfaits, et assis sur un trône de grâce.

C'est, messieurs, en cette sorte que la justice de Dieu nous paraît dans le Nouveau Testament : car il me semble qu'elle a deux faces, dont l'une s'est montrée à l'ancien peuple, et l'autre se découvre au peuple nouveau. Durant la loi de Moïse, c'était sa coutume ordinaire de faire connaître ses rigueurs par ses rigueurs mêmes : c'est pourquoi elle est toujours l'épée à la main, toujours menaçante, toujours foudroyante, et faisant sortir de ses yeux un feu dévorant; et je confesse, chrétiens, qu'elle est infiniment redoutable en cet état. Mais dans la nouvelle alliance elle prend une autre figure, et c'est ce qui la rend sans aucune comparaison plus insupportable et plus accablante; parce que ses rigueurs ne se forment que dans l'excès de ses miséricordes, et que c'est par des coups de grâce que sont fortifiés les coups de foudre, qui, perçant aussi avant dans le cœur que l'amour avait résolu d'y entrer, y causant une extrême désolation, y font un ravage inexplicable.

Vous le comprendrez aisément, quand je vous aurai dit en un mot ce que tout le monde sait, qu'il n'est rien de si furieux qu'un amour méprisé et outragé. Mais comme je n'ai pas dessein dans cette chaire, ni d'arrêter longtemps vos esprits sur les emportements de l'amour profane, ni de vous faire juger de Dieu comme vous feriez d'une créature, j'établirai ce que j'ai à dire sur des principes plus hauts, tirés de la nature divine, selon qu'elle nous est montrée dans les saintes Lettres.

Il faut donc savoir, chrétiens, que l'objet de la justice de Dieu, c'est la contrariété qu'elle trouve en nous; et j'en remarque de deux sortes : ou nous pouvons être opposés à Dieu considéré en lui-même, ou nous pouvons être opposés à Dieu agissant en nous; et cette dernière façon est sans comparaison la plus outrageuse. Nous sommes opposés à Dieu considéré en lui-même,

en tant que notre péché est contraire à sa sainteté et à sa justice; et en ce sens, chrétiens, comme ses divines perfections sont infiniment éloignées de la créature, l'injure qu'il reçoit de nous, quoiqu'elle soit d'une audace extrême, ne porte pas son coup, ne fait pas une impression si prochaine, ne le touche pas de si près. Mais ce Dieu, qui est si fort éloigné de nous par toutes ses autres qualités, entre avec nous en société, s'égale et se mesure avec nous par les tendresses de son amour, par les pressements de sa miséricorde, qui attire à soi notre cœur. Comme donc c'est par cette voie qu'il s'efforce d'approcher de nous, l'injure que nous lui faisons en contrariant son amour, porte coup immédiatement sur lui-même; et l'insulte en retombe, si je l'ose dire, et fait son impression sur le front propre d'un Dieu approchant de nous, qui s'avance, s'il m'est permis de parler ainsi. Mais il faut bien, ô grand Dieu, que vous permettiez aux hommes de parler de vous comme ils l'entendent, et d'exprimer comme ils peuvent ce qu'ils ne peuvent assez exprimer comme il est.

C'est ce qui s'appelle dans les Écritures, selon l'expression de l'apôtre en l'épître aux Ephésiens, affliger et contrister l'Esprit de Dieu : *Nolite contristare Spiritum sanctum Dei, in quo signati estis* : « N'attristez pas l'Esprit saint de Dieu, dont vous avez été marqué comme d'un sceau. Car cette affliction du Saint-Esprit ne marque pas tant l'injure qui est faite à sa sainteté par notre injustice, que l'extrême violence que souffre son amour méprisé et sa bonne volonté frustrée par notre résistance opiniâtre : c'est là, dit le saint apôtre, ce qui afflige le Saint-Esprit, c'est-à-dire, l'amour de Dieu opérant en nous pour gagner nos cœurs. Dieu est irrité contre les démons; mais comme il ne demande plus leur affection, il n'est plus contristé par leur révolte. C'est à un cœur chrétien qu'il veut faire sentir ses tendresses; c'est dans un cœur chrétien qu'il veut trouver la correspondance, et ce n'est que d'un cœur chrétien que peut sortir le rebut qui l'afflige et qui le contriste. Mais gardons-nous bien de penser que cette tristesse de l'Esprit de Dieu soit semblable à celle des hommes : cette tristesse de l'Esprit de Dieu signifie un certain dégoût, qui fait que les hommes ingrats lui sont à charge, et croyons que l'apôtre nous veut exprimer un certain zèle de justice, mais zèle pressant et violent qui anime un Dieu méprisé contre un cœur ingrat, et qui lui fait appesantir sa main et précipiter sa vengeance. Voilà, mes frères, deux effets terribles de cet amour méprisé : mais que veut dire ce poids, et d'où vient cette promptitude? il faut tâcher de le bien entendre.

<sup>1</sup> Ephes. IV, 30.

Je veux donc dire, mes frères, que l'amour de Dieu indigné par le mépris de ses grâces, appuie la main sur un cœur rebelle avec une efficacité extraordinaire. L'Écriture, toujours puissante pour exprimer fortement les œuvres de Dieu, nous explique cette efficacité par une certaine joie qu'elle fait voir dans le cœur d'un Dieu pour se venger d'un ingrat : ce qui se fait avec joie, se fait avec application. Mais, chrétiens, est-il possible que cette joie de punir se trouve dans le cœur d'un Dieu, source infinie de bonté? Oui, sans doute, quand il y est forcé par l'ingratitude; car écoutez ce que dit Moïse au chapitre vingt-huitième du Deutéronome : « Comme le Seigneur s'est réjoui vous accroissant, vous bénissant, vous faisant du bien, il se réjouira de la même sorte, en vous ruinant, en vous ravageant, en vous accablant : » *Sicut ante lætatus est Dominus super vos, bene vobis faciens, vosque multiplicans; sic lætabitur disperdens vos atque subvertens*. Quand son cœur s'est épanché en nous bénissant, il a suivi sa nature et son inclination bienfaisante : mais nous l'avons contristé, mais nous avons affligé son Saint-Esprit, et nous avons changé la joie de bien faire en une joie de punir; et il est juste qu'il répare la tristesse que nous avons donnée à son Saint-Esprit, par une joie efficace, par un triomphe de son cœur, par un zèle de sa justice à venger notre ingratitude.

Justement, certes justement; car il sait ce qui est dû à son amour victorieux, et il ne laisse pas ainsi perdre ses grâces. Non : elles ne périssent pas, ces grâces rebutées, ces grâces dédaignées, ces grâces frustrées; il les rappelle à lui-même, il les ramasse en son propre sein, où sa justice les tourne toutes en traits pénétrants, dont les cœurs ingrats sont percés. C'est là, messieurs, cette justice dont je vous parlais tout à l'heure; justice du Nouveau Testament, qui s'applique par le sang, par la bonté même et par les grâces infinies d'un Dieu rédempteur : justice d'autant plus terrible que tous ses coups de foudre sont des coups de grâces.

C'est ce que prévoyait en esprit le prophète Jérémie, lorsqu'il a dit ces paroles : Fuyons, fuyons bien loin « devant la colère de la colombe, devant le glaive de la colombe : » *A facie iræ columbæ.....a facie gladii columbæ* ! Et nous voyons dans l'Apocalypse les réprouvés qui s'écrient : « Montagnes, tombez sur nous, et mettez-nous à couvert de la face et de la colère de l'Agneau : » *Cadite super nos et abscondite*

<sup>1</sup> Deut. XXVIII, 63.

<sup>2</sup> Jerem. XXV, 38; XLVI, 16.

nos... *ab ira Agni* ! Ce qui les presse, ce qui les accable, ce n'est pas tant la face du Père irrité; c'est la face de cette colombe tendre et bienfaisante qui a gémi tant de fois pour eux, qui les a toujours appelés par les soupirs de sa miséricorde; c'est la face de cet Agneau qui s'est immolé pour eux, dont les plaies ont été pour eux une vive source de grâces. Car d'où pensez-vous que sortent les flammes qui dévorent les chrétiens ingrats? de ses autels, de ses sacrements, de ses plaies, de ce côté ouvert sur la croix pour nous être une source d'amour infini : c'est de là que sortira l'indignation; de là la juste fureur, et d'autant plus implacable qu'elle aura été détrempee dans la source même des grâces : car il est juste et très-juste que tout et les grâces mêmes tournent en amertume à un cœur ingrat. O poids des grâces rejetées, poids des bienfaits méprisés, plus insupportables que les peines mêmes; ou plutôt et pour dire mieux, accroissement infini dans les peines! Ah! mes frères, que j'appréhende que ce poids ne tombe sur vous, et qu'il n'y tombe bientôt!

Et en effet, chrétiens, si la grâce refusée aggrave le poids des supplices, elle en précipite le cours : car il est bien juste et bien naturel qu'un cœur épuisé par l'excès de son abondance, fasse tarir la source des grâces pour ouvrir tout à coup celle des vengeances; et il faut, avant que de finir, prouver encore en un mot cette vérité.

Dieu est pressé de régner sur nous; car à lui, comme vous savez, appartient le règne, et il doit à sa grandeur souveraine de l'établir promptement. Il ne peut régner qu'en deux sortes, ou par sa miséricorde, ou par sa justice : il règne sur les pécheurs convertis par sa sainte miséricorde; il règne sur les pécheurs condamnés par sa juste et impitoyable vengeance. Il n'y a que ce cœur rebelle qu'il presse et qui lui résiste, qu'il cherche et qui le fuit, qu'il touche et qui le méprise, sur lequel il ne règne ni par sa bonté, ni par sa justice, ni par sa grâce, ni par sa rigueur : il n'y souffre que des rebuts plus indignes que ceux des Juifs dont il a été le jouet.

Ah! ne vous persuadez pas que sa toute-puissance endure longtemps ce malheureux interrègne. Non, non, pécheurs, ne vous trompez pas, le royaume de Dieu approche : *Appropinquavit* : il faut qu'il y règne sur nous par l'obéissance à sa grâce, ou bien il y régnera par l'autorité de sa justice : plus sont grandes les grâces que vous méprisez, plus la vengeance est prochaine. Saint Jean commençant sa prédication pour annoncer

<sup>1</sup> Apoc. VI, 16.

<sup>2</sup> Matth. III, 2.

le Sauveur, dénonçait à toute la terre que la colère allait venir, que le royaume de Dieu allait s'approcher; tant la grâce et la justice sont inséparables. Mais quand ce divin Sauveur commence à paraître, il ne dit point qu'il approche, ni que la justice s'avance; mais écoutez comme il parle : « La cognée est déjà, dit-il, à la racine de l'arbre : » *Jam securis ad radicem arborum posita est* ! Oui, la colère approche toujours avec la grâce; la cognée s'applique toujours par le bienfait même; et la sainte inspiration, si elle ne nous vivifie, elle nous tue.

### TROISIÈME SERMON

POUR LE JEUDI

#### DE LA SEMAINE DE LA PASSION,

PRÊCHÉ A LA COUR.

#### SUR L'INTÉGRITÉ DE LA PÉNITENCE.

Trois caractères opposés des véritables et des fausses conversions. Feintes douleurs par lesquelles le pécheur trompe les autres; douleurs imparfaites par lesquelles il s'impose à lui-même : causes profondes d'une séduction si subtile. Confusion nécessaire à un vrai pénitent : quelle est cette confusion : pourquoi est-elle dure au pécheur. Comment les pécheurs superbes et indociles cherchent à se débarrasser de la honte qu'ils méritent : inutilité de tous leurs faux prétextes. Qui sont ceux qui doivent entrer plus profondément dans cet état de confusion. Remèdes nécessaires pour conserver la grâce de la pénitence : combien ils sont méprisés ou négligés.

Stans retro secus pedes ejus, lacrymis coepit rigare pedes ejus.

Madeleine se jetant aux pieds de Jésus, commença à les laver de ses larmes. Luc. VII, 38.

Est-ce une chose croyable que l'esprit de séduction soit si puissant dans les hommes, que non-seulement ils se plaisent à tromper les autres, mais qu'ils se trompent eux-mêmes, que leurs propres pensées les déçoivent, que leur propre imagination leur impose? Il est ainsi, chrétiens, et cette erreur paraît principalement dans l'affaire de la pénitence.

Il y a de certains pécheurs que leurs plaisirs engagent, et cependant que leur conscience inquiète; qui ne peuvent ni approuver ni changer leur vie; qui n'ont nulle complaisance pour la loi de Dieu, mais que ses menaces étonnent souvent et les jettent dans un trouble inévitable qui les incommode. Ce sont ceux-là, chrétiens, qui se confessent sans utilité, qui font par coutume un amusement sacrilège du sacrement de la pénitence; semblables à ces malades faibles d'esprit et de corps, qui, ne pouvant jamais se résoudre ni à quitter les remèdes ni à les prendre de bonne

<sup>1</sup> Matth. III, 10.